



KARINE RAYMOND

PERCER LES
TÉNÉBRES

n

Recueil de nouvelles

Les nouvelles de ce recueil ont paru précédemment dans les revues suivantes :

Hiver nucléaire, sous le titre *Pendant l'hiver*, Solaris n° 206, printemps 2018.

La Malédiction d'Iris, Brins d'éternité n° 45, octobre 2016.

La peur des chats, Brins d'éternité n° 53, printemps-été 2019.

Les Mémoires de sainte Marcelle, Solaris n° 181, janvier 2012.

Direction littéraire : Joël Champetier, Jean Pettigrew,
Guillaume Voisine

Révision linguistique : Jessica Grenier, Sabrina Raymond

Design et mise en pages : Karine Raymond

Conception et montage photo de la couverture

et des illustrations intérieures : Karine Raymond

Illustrations : Midjourney

Photo : Magali Eysseric

ISBN EPUB : 978-2-9820729-9-2

ISBN PAPIER : 978-2-9820729-8-5

ISBN PDF : 978-2-9822578-2-5

Dépôt légal,

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2024.

Il est interdit de reproduire une partie quelconque de ce livre sans l'autorisation écrite de l'autrice. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés.

© 2024 Éditions Novembre & Karine Raymond
editionsnovembre.com | karineraymond.com

Karine Raymond

Percer les ténèbres

Recueil de nouvelles

NOVEMBRE

TABLE DES MATIÈRES

La Malédiction d'Iris.....	7
Hiver nucléaire	37
Les Mémoires de sainte Marcelle.....	69
La peur des chats.....	105
De la même autrice	117
À propos de l'autrice	119
Rannäi – Tome 1, Extrait.....	125



LA MALÉDICTION D'IRIS

J'ai besoin de soleil. L'horizon est gris depuis que nous sommes partis. De toute façon, ils ne m'ont pas permis de sortir de la fourgonnette depuis cinq jours. Je devine la température plus que je ne la vois chaque fois que la porte s'entrebâille et que mes pupilles sont éblouies par la blancheur du jour. Sinon, un carré de verre au plafond reste mon seul contact avec l'extérieur. Quand la nausée s'accroît, je demande à l'aînée si je peux ouvrir les fentes de ventilation sur le pourtour de cette fenêtre teintée. Et je respire, là, debout au centre des corps avachis. Les secondes passent trop vite et, de ses yeux vairons, l'ancienne m'envoie un reproche muet. Je referme, il fait froid dehors. Je me rassois et je tortille le bout de ma tresse entre mes doigts. La douceur de mes cheveux effleurant ma peau me reconforte.

Douze. Nous sommes douze dans ce véhicule trop petit. Lorsque j'ai besoin de me soulager, deux compagnes suspendent un drap pendant que je m'accroupis

sur une chaudière de plastique vert à côté du radiateur. Je m'appuie sur les parois en espérant que le camion ne rencontre pas une crevasse dans la chaussée. Le seau s'est déjà renversé une fois. Maintenant, nous nous relayons pour le garder en place. Quand c'est mon tour, je le pousse dans le coin avec mon pied droit, tandis qu'avec le gauche, je retiens la planche de bois que nous déposons par-dessus pour atténuer la puanteur. C'est Genêt qui est responsable de vider notre toilette.

De temps en temps, la vitesse diminue, une courbe. Le véhicule s'arrête, puis j'entends le jet de l'essence qui coule dans le réservoir. Aujourd'hui, la route est cahoteuse. Ça doit faire plus de six heures que le jour est levé quand le moteur s'éteint à nouveau. Des pas, parfois sur le gravier, d'autres fois sur la neige. Ils fument. Je le devine à leur façon de couper leurs phrases et d'expirer. Les vieux sont soucieux, les jeunes s'exclament sur le paysage. Les vieux les rabrouent.

— Allez, Genêt ! Il n'y a personne en vue.

Et notre porte se déverrouille. Nous avons déjà placé le seau et un sac d'ordures près de la sortie. Il nous regarde à peine, mais je sais qu'un doute s'installe en lui. Chaque jour, je calcule son hésitation à la fente plus ou moins grande qu'il nous laisse pour aérer notre cage pestilentielle. Pourtant, les ordres sont clairs : il doit rabattre les portières pendant qu'il jette nos déchets.

Au troisième jour, nous étions près d'un petit ruisseau. Genêt s'est fait réprimander pour avoir pris

le temps de nettoyer notre chaudière. Quand il est revenu, je lui ai souri. Son visage rond était rougi par la honte. La peau diaphane de son cou affichait une brûlure fraîche de cigarette sûrement infligée par Sené, le dernier arrivé dans la congrégation. Il n'a pas crié, car Genêt n'émet jamais un son, peu importe la circonstance.

Ça fait cinq jours que la route s'étire sous la carcasse de métal. Je ne sais pas où nous allons ni d'où nous venons. J'ai souvent entendu les hommes parler de la baie Creuse, du lac des Pièges et ils faisaient les courses «en ville». Combien de kilomètres encore? Nous sommes partis en plein milieu de la nuit dans un brouhaha soudain. Les hommes nous ont poussés dans le camion sans même ramasser nos effets personnels. Nous n'avons aucun vêtement de rechange. Ça commence à me piquer sous les bras, entre les jambes, entre les orteils.

::

Mon père est l'un d'entre eux. L'homme dans la mitrentaine qui se rase et qui a de magnifiques vêtements de couleur. Mais nous ne parlons jamais de ça. Il est le Fondateur. Notre communauté est composée de douze femmes et de neuf hommes. Les femmes portent toutes des prénoms de fleurs: Hortense, Aster, Dahlia, Patience, Silène... Je suis la dernière-née du Fondateur. On m'appelle Iris, comme la plante toxique, et personne ne veut me révéler mon âge. J'entends

parfois des murmures : « Au moins quinze ans... au moins. Pourquoi a-t-Il attendu si longtemps ? Et Il ne l'a jamais fait avec elle. C'est le démon, c'est certain ». Je ne connais pas ma mère, mais je soupçonne Dahlia. Je n'ai ni son teint laiteux ni ses cheveux bouclés, mais les angles abrupts de son visage me rappellent le mien. Toutefois, je le devine surtout à son regard lourd sur moi, des images de terreur derrière les pupilles, et à la cicatrice au bas de son ventre sur laquelle elle appuie la main lorsqu'elle se lève ou s'assoit.

Aussi, je me souviens de son insistance pour obtenir la permission d'enseigner l'écriture à Genêt, Aster et moi. Comme les femmes ont accès aux guides de fleurs et d'arbres, nous avons recopié les fiches des plantes avec minutie. Pendant la sieste d'après-midi de l'aînée, Dahlia nous dictait à mi-voix des interrogatoires serrés : « La baie de sureau du Canada est-elle comestible ? Quelles parties du pissenlit peuvent être mangées ? Comment cueille-t-on l'ortie ? » Parmi les trois élèves, j'étais la seule à recevoir des réprimandes sèches à chacune de mes fautes, car selon elle une simple erreur pouvait me tuer. Pourtant, j'ai toujours eu la conviction que j'allais mourir avant même d'avoir caressé l'écorce d'un bouleau encore debout.

Malgré la pénombre dans la camionnette, je perçois les figures accusatrices de mes compagnes comme si elles étaient luminescentes. Ce pénible voyage est de ma faute. Je suis la dernière-née de la congrégation.